

LA BAGUE DE FER

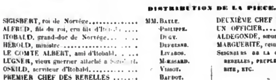
DRAME EN TROIS ACTES

PAR

VICTOR DUCANGE

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN, LE 25 AVRIL 1818.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.



SIGISBERT, roi de Norvége..............	MM. BARLE.
ALFRED, fils du roi, cru fils d'Itobald	PHILIPPE.
ITOBALD, grand-duc de Norvége.......	DUGY.
HÉROLD, ministre.....................	DEVESSNE.
LE COMTE ALBERT, ami d'Itobald.	LIVARDS.
LUGNER, vieux guerrier attaché à Sigisbert.	MOESSARD.
OSKILD, serviteur d'Itobald..............	VISSOT.
PREMIER CHEF DES REBELLES	BARDOT.
DEUXIÈME CHEF DES REBELLES	M. BRETON.
UN OFFICIER.........................	
ALDEGONDE, sœur de Sigisbert.........	Mme VANHOVE.
MARGUERITE, reine de Danemark	Mlle JENNY-CLAIRVILLE.

SEIGNEURS DE LA COUR, JUGES DU CONSEIL SOUVERAIN, SOLDATS, REBELLES, PEUPLE, DAMES DE LA COUR, SUIVANTES DE MARGUERITE, ETC.

A Drontheim, ancienne capitale du royaume de Norvége, dans le palais de Sigisbert.

ACTE PREMIER.

Une des salles du palais; sur l'un des côtés, un trône peu élevé.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUGNER, OSKILD.

(Des guerriers portent des armes, des bagages, vont et viennent d'un air empressé. Oskild leur donne des ordres; tout annonce un prompt départ. Lugner entre précipitamment.)

LUGNER. Bonjour, Oskild! Eh bien, tout est-il prêt pour le départ du grand-duc? Quitterons-nous bientôt Drontheim?

OSKILD. Patience, brave Lugner; vous ne tarderez pas à voir de près les rebelles.

LUGNER. Tant mieux! mille tonnerres! Je veux que mon cher Alfred se surpasse dans la bataille que nous allons livrer aux Danois; mais, morbleu! nous devrions être en route! A quoi songe donc le grand-duc Itobald? Oskild, je veux le voir. Dis-moi... qui te fait rire? Est-ce que j'ai l'air plaisant?

OSKILD. Oh! je ne dis point cela! Mais on n'entre pas ainsi chez le grand-duc de Norvége, et, pour lui parler, il faut...

LUGNER. Tu ne sais ce que tu dis, et l'on voit bien que tu n'es que d'hier à son service. Apprends, l'ami, que je parle à Itobald quand je veux, comme il me plaît; apprends qu'il me traite en vieux camarade; que, pendant quarante ans, nous avons fait la guerre ensemble; que ce grand coup de sabre, dont tu vois la cicatrice, devait fendre la tête de son fils, de mon cher Alfred; que j'ai présenté la mienne pour sauver mon général, et que, pour prix de cette glorieuse apostrophe, il m'a permis de ne plus quitter ce charmant jeune homme. Et moi, morbleu! moi, j'ai juré de vivre et de mourir à ses côtés. Tu vois bien, camarade, que tu peux m'annoncer; va donc!

OSKILD. Il est inutile; j'aperçois le grand-duc qui viens de ce côté. Le voici.

76911

SCÈNE II.

LES MÊMES, ITOBALD.

ITOBALD. Ah! c'est toi, mon cher Lugner! Que me veux-tu, mon ami?

LUGNER. Ma foi, monseigneur, je viens vous demander si nous allons bientôt partir. Depuis la pointe du jour, mon général parcourt à cheval les nouveaux corps qui doivent aller joindre l'armée, et tous demandent à grands cris le signal du départ.

ITOBALD. J'aime leur impatience, elle présage la victoire. Va, brave Lugner, va annoncer à mes guerriers que je ne tarderai point à marcher à leur tête, et que le roi les attend pour combattre.

LUGNER. Je cours porter cette bonne nouvelle; car il nous tarde de moutrer aux Danois que nous n'avons point perdu l'habitude de battre nos ennemis.

SCÈNE III.

ITOBALD, OSKILD.

ITOBALD. Oskild!

OSKILD, s'approchant. Monseigneur?

ITOBALD. Faites porter ces dépêches au quartier du roi.

OSKILD. Où Sa Majesté l'a-t-elle fixé, depuis la dernière bataille?

ITOBALD. Au centre de l'armée, à quatre lieues d'ici, sur la route de la Dalécarlie.

OSKILD. Quoi, monseigneur, les Danois ont pénétré si près de la capitale?

ITOBALD. La Suède leur a ouvert le passage, et pourra s'en repentir; vous remettrez ensuite cet ordre à Herald, pour qu'il assemble le conseil de régence.

OSKILD. Oui, monseigneur.

ITOBALD. A propos, avez-vous envoyé sur la route d'Opslo, au-devant du comte Albert?

OSKILD. Oui, monseigneur, avec ordre de presser sa marche dès qu'on l'apercevra : vos équipages l'attendent à la porte de Drontheim.

ITOBALD. Il suffit.

SCÈNE IV.

ITOBALD, seul. Plus je réfléchis à la résolution que j'ai prise, plus je m'applaudis d'avoir rappelé le comte Albert, pour lui confier aujourd'hui le soin de veiller sur l'héritier de la couronne. Je puis compter sur ses talents militaires, ainsi que sur sa prudence, et j'aurai moins d'inquiétude sachant Alfred sous ses yeux; d'ailleurs, je puis avoir besoin d'Albert dans les grands événements qui se préparent. Oui, la victoire, sur laquelle je compte, changera dans ce jour même le sort de la Norvége. Sigisbert reconnaîtra son fils : Alfred, héritier du trône, osera faire éclater l'amour qui, secrètement, l'enflamme pour Marguerite, et cette aimable reine, cédant alors au penchant qui l'entraîne vers ce jeune héros, unira, par un glorieux hymen, le sceptre de Danemark à la couronne de Norvége. Un obstacle viendra peut-être troubler tant de félicité : la sœur de Sigisbert, l'ambitieuse Aldegonde, qui regardait la Norvége comme son héritage, et porte ses prétentions jusqu'au trône de Danemark, ne verra pas d'un œil calme tant d'espérances perdues sans retour, et l'infidélité dont elle aura, du moins en apparence, le droit d'accuser Alfred; mais qu'importe, après tout, la colère d'Aldegonde! L'autorité du roi prescrira le silence, et... Mais on vient.

OSKILD, entrant. Monseigneur, le comte Albert vient d'entrer au palais.

ITOBALD. Qu'on l'introduise à l'instant.

SCÈNE V.

ITOBALD, ALBERT.

ITOBALD. Approchez, monsieur le comte; je vous attendais avec impatience.

ALBERT. Monseigneur le duc, j'ai reçu vos courriers sur la route... [illegible] ri-vage où j'ai débarqué, partout mes regards ont rencontré l'appareil de la guerre : est-il vrai que le Danemark ose attaquer Sigisbert?

ITOBALD. Le Danemark n'est point responsable de cette agression criminelle; une faction coupable a seule levé l'étendard, et Sigisbert a dû prendre les armes pour châtier les rebelles et rendre à Marguerite le trône de son père.

ALBERT. Qui pouvait le lui disputer?

ITOBALD. Le traître Ircombert, si toutefois ce perfide n'est point l'agent secret d'un pouvoir plus dangereux. Quoi qu'il en puisse être, ce monstre, comblé des bienfaits de son roi, saisit l'instant où la mort frappa le respectable Valdemar III, pour s'emparer de sa couronne par la force des armes. Marguerite, fille unique de ce monarque, jeune, timide, accablée de sa douleur, ne put lui opposer que des prières et des larmes. Forcée de fuir ses États pour échapper à la mort, cette aimable princesse vint implorer notre secours. Ses malheurs touchèrent tous les cœurs, et la justice de sa cause acheva son triomphe. La Norvége prit les armes, et, malgré l'opposition d'Aldegonde et les intrigues d'Hérold, Sigisbert, qui venait de monter sur le trône, voulut marcher en personne. Voilà, cher comte, le sujet de la guerre où nous sommes engagés, et dans laquelle je vous destine un rôle digne de la haute estime dont vous honore la Norvége; mais, avant tout, je dois vous faire une importante révélation.

ALBERT. Parlez, monsieur le duc; vous devez compter sur moi.

ITOBALD. Vous allez juger si j'y compte, en effet... (Il marche vers le fond.) Oskild!..

OSKILD, paraissant. Monseigneur?

ITOBALD. Ne laissez entrer personne sans mon ordre. (Oskild se retire. Itobald revient vers le comte, et, lui prenant la main, il continue.) Vous connaissez, monsieur le comte, vous admirez avec toute la Norvége ce fier guerrier dont chaque pas dans la carrière des armes est un triomphe éclatant, dont la gloire naissante n'a déjà plus de rivaux?

ALBERT. A ce portrait, monsieur le duc, on ne peut se méprendre; vous me parlez de votre fils, du jeune Alfred?

ITOBALD. Oui, cher comte, c'est d'Alfred que je vous parle... Mais non pas de mon fils.

ALBERT. Que dites-vous, monsieur le duc?

ITOBALD. Je ne suis point le père de ce jeune héros; le sang des rois de la Norvége est la source du sien, et le trône sera son héritage.

ALBERT. Quel est donc ce mystère?

ITOBALD. Vous allez le connaître, cher Albert. J'eus une sœur, Isaure, c'était son nom, avait reçu de la nature l'âme la plus sensible, la beauté la plus touchante. Sigisbert, jeune alors, la vit et l'adora. Vainement je voulus faire entendre la voix de la raison : rien ne résiste au pouvoir de l'amour! Cependant Christiern voulait unir son fils à la princesse de Suède; Sigisbert eut le courage de rejeter cette alliance, et de braver le courroux de son père, mais non la témérité de révéler sa passion pour Isaure. Un hymen secret unit les deux amants. Hélas! Isaure ne connut point le bonheur que lui promettait l'avenir; l'instant qui la rendit mère lui ravit l'existence.

ALBERT. Et c'est au jeune Alfred qu'elle donna le jour?

ITOBALD. Oui, cher comte. Rien ne saurait décrire les regrets de Sigisbert; contraint de cacher ses larmes, c'est dans mon sein qu'il venait les répandre. Nous convînmes que son fils, que j'avais dérobé à tous les regards, passerait pour le mien dès qu'il aurait atteint l'âge de paraître à la cour, et que sa naissance y demeurerait un secret, jusqu'au jour où Sigisbert, appelé sur le trône, pourrait enfin avouer son hymen, et rendre au jeune Alfred son véritable rang.

ALBERT. Le prince est-il instruit de sa haute origine?

ITOBALD. Alfred me croit son père; j'ai pris moi-même l'habitude de le chérir comme mon fils. Vingt années s'écoulèrent; Christiern paya le dernier tribut que l'homme doit à la nature, et Sigisbert reçut la couronne.

ALBERT. Pourquoi donc, depuis six mois qu'il règne, n'a-t-il point reconnu son fils?

ITOBALD. Il s'est tu quelque temps par respect pour la mémoire de son père. La guerre survint ensuite, et suspendit encore sa résolution. Fier maintenant de la gloire qu'Alfred acquiert sous les drapeaux, Sigisbert se dispose à saisir la première action d'éclat qui fixera les regards sur ce jeune héros, pour l'offrir à la Norvége comme son digne héritier.

ALBERT. Je reconnais Sigisbert à ces nobles sentiments.

ITOBALD. Tout entier à cet espoir qui flatte sa tendresse, et voulant ouvrir un champ plus vaste à la valeur d'Alfred, le roi m'ordonne de lui confier le commandement du principal corps de l'armée, et de diriger l'attaque de manière à réserver à son fils le poste de l'honneur et la gloire du triomphe.

J'ai tout disposé pour combler ses désirs; mais je crains, je l'avoue, d'abandonner Alfred à sa bouillante ardeur. Forcé de commander sur un autre point, je ne pourrai veiller sur une tête si chère. Comte, c'est vous que j'ai choisi pour remplir un soin si glorieux; à vous seul ma tendresse ose confier le fils d'Isaure. Voilà pour quel objet je vous ai rappelé de votre ambassade. Accompagnez Alfred; dans la victoire, modérez son ardeur; dans le péril, veillez sur ses jours; en un mot, sans blesser sa fierté, soyez son guide et son Mentor.

ALBERT. C'en est assez, monsieur le duc : fier de votre confiance et d'un si noble emploi, j'ose vous promettre que je m'en rendrai digne.

ITOBALD. Cher comte, j'en ai la certitude.

OSHILD, entrant. Monseigneur, votre fils se présente au palais.

ITOBALD. Qu'on le fasse entrer. (Oshild se retire.) Je vais achever de vous instruire des dispositions que j'ai prises en présence d'Alfred. (Alfred entre précipitamment.)

SCÈNE VI.

ITOBALD, ALFRED, ALBERT.

ALFRED. Eh quoi! mon père, déjà le soleil éclaire le sommet des montagnes qui nous séparent de l'ennemi, et rien n'annonce encore le départ de l'armée? Qui peut donc nous retenir? Qui nous enchaîne dans ces murs, quand la plus noble cause nous appelle au champ d'honneur?

ITOBALD. Cher Alfred, le soleil n'aura point achevé sa carrière, que déjà nous aurons combattu et fait triompher la cause de Marguerite... Mais, avant de quitter la cour, je dois déposer dans les mains de la princesse de Norvége le pouvoir souverain que m'a confié son frère.

ALFRED. Quoi! mon père, la régence doit être remise à la princesse Aldegonde?

ITOBALD. Jusqu'au retour de Sigisbert.

ALFRED, avec un peu d'embarras. Et la reine de Danemark, restera-t-elle aussi sous la garde d'Aldégonde?

ITOBALD. Elle ne pourrait en avoir une autre, sans les offenser toutes les deux. (Alfred paraît rêveur.)

ALBERT, à Itobald. D'où peut venir le trouble qui paraît sur son visage?

ITOBALD, à Alfred. Alfred, je m'étonne que la tristesse succède si rapidement à l'ardeur que tu faisais éclater.

ALFRED. Mon père, rien ne peut éteindre l'ardeur qui m'enflamme : allons combattre pour Marguerite, et rendons au Danemark une reine si chère.

ITOBALD. C'est le vœu de Sigisbert, et l'honneur l'y engage. Pour toi, mon fils, une carrière plus vaste s'ouvre devant tes pas : tu cesses d'obéir, et tu vas commander.

ALFRED. Que dites-vous, mon père?... Ne combattrai-je plus à vos côtés?

ITOBALD. Non, mon fils. Le roi, satisfait de ta conduite, te nomme au commandement de l'aile droite de son armée.

ALFRED. Quoi! Sigisbert m'accorde cette éclatante faveur? Ah! je la mériterai en surpassant son attente.

ITOBALD. Alfred, je l'ai promis pour toi; mais, en remplissant avec joie la volonté de Sigisbert, ma tendresse inquiète a voulu te donner un appui. Ta jeunesse, ton ardeur, pourront tromper ton courage... Mon fils, que la sagesse du comte Albert soit ton conseil et ton guide.

ALFRED. Mon père, je jure en votre présence de respecter M. le comte comme s'il était vous-même.

ALBERT. Et moi, jeune homme, de n'ambitionner que votre gloire.

ITOBALD. Nous sommes seuls, messieurs, prêtez-moi toute votre attention. (Il les conduit à une table, et déploie une carte.) La bataille que nous allons livrer doit être décisive. Sigisbert conservera le centre; il attaquera le premier, et, par une feinte retraite, il attirera Ircombert entre le fleuve et la forêt. Toi, mon fils, tu suivras tous ses mouvements, et, quand tu jugeras le moment convenable, tu fondras sur les flancs de l'ennemi avec la cavalerie, qui formera l'aile droite. Aussitôt, tournant avec la gauche les défilés de la Medelpadie, j'intercepterai aux rebelles toute retraite sur Eilingue, et les forcerai, je l'espère, de céder à tes armes. Songe, mon cher Alfred, que le sort de ce grand jour dépendra surtout de ta vaillance.

ALFRED. Je connais mes guerriers, et réponds de la victoire, s'il suffit de leur courage et de l'exemple qu'ils recevront de moi.

ITOBALD. Je vais donc faire assembler le conseil, et hâter notre départ. Oui, cher Alfred, tu justifieras notre attente. Monsieur le comte, veuillez me suivre.

SCÈNE VII.

ALFRED, seul. O Marguerite! je pourrai donc faire éclater toute l'ardeur qui m'embrase, et, parmi les vainqueurs, vous nommerez Alfred. Ah! si je pouvais, au fort du combat, atteindre le perfide Ircombert, et finir, dans son sang, cette odieuse querelle; peut-être, alors, libérateur de Marguerite, oserais-je... Hélas! à quel espoir me laissé-je égarer? Suis-je encore le maître de mes vœux, de ma destinée? Imprudent, qu'ai-je fait? Ai-je pu croire un seul instant que j'aimais Aldégonde? ai-je dû lui laisser cette fatale erreur?... Mais, pouvais-je l'éclairer?... Puis-je, même aujourd'hui, dessiller ses yeux?... Ah! cachons plutôt l'amour qui me consume; qu'Aldégonde surtout l'ignore... Mais, quel funeste pressentiment l'avertit en secret, fomente la haine dans son âme, et semble déjà l'armer contre sa rivale? Est-ce ambition, est-ce jalousie?... Je ne puis concevoir... Mais, qu'entends-je? C'est Aldégonde!... Sa vue ne m'inspire plus que le trouble et l'effroi. (Une garde nombreuse entre d'abord; Aldégonde paraît ensuite.)

SCÈNE VIII.

ALDÉGONDE, ALFRED, suite.

(Alfred remonte le théâtre, salue respectueusement Aldégonde, et va pour sortir.)

ALDEGONDE, d'un air gracieux. Alfred, demeurez, je veux vous entretenir. (Se retournant vers sa garde.) Éloignez-vous. (La garde se retire, et tous les deux redescendent le théâtre.) Je viens d'apprendre avec satisfaction que mon frère, reconnaissant votre mérite, vous élève au rang de ses premiers généraux. Je n'ai pas besoin de vous dire combien mon orgueil en est flatté : plus vous aurez de gloire, moins la Norvége verra de distance entre vous et la sœur de Sigisbert.

ALFRED, à part. Hélas!

ALDEGONDE. Mais, ce n'est point assez d'un triomphe qui n'a qu'un jour d'éclat; Alfred, il faut régner.

ALFRED. Que dites-vous, madame?

ALDEGONDE. Oui, je vous crois digne de ma main, et veux vous élever au trône.

ALFRED. Au trône!... Mon étonnement, madame, est à son comble. Vous parlez de régner... Le sceptre de Norvége sera sans doute votre héritage, mais Sigisbert est jeune encore, et...

ALDÉGONDE. Il ne s'agit point ici de la couronne de mon frère; j'ai d'autres droits à faire valoir, et, pour tout obstacle à surmonter, une faible rivale, déjà tombée du trône.

ALFRED. Une rivale tombée du trône!... Je sais, madame, que, veuve du frère de Valdemar, vous auriez des droits incontestables au sceptre de Danemark, si Marguerite n'existait pas.

ALDÉGONDE. N'a-t-elle pas déjà cessé de régner?

ALFRED. O ciel!

ALDEGONDE. Il est temps de vous ouvrir mon cœur. Depuis le jour de mon hymen, une seule pensée s'empara de mon âme, ce fut l'espoir de régner sur le Danemark, et je ne cessai point d'en préparer les moyens. J'entretins des intelligences secrètes, je sus former une faction puissante, et fis éclater la révolte dont Ircombert paraît être le chef, et n'est que l'instrument.

ALFRED. Quoi, madame, c'est vous qui persécutez Marguerite, et c'est dans votre cour, dans votre palais que cette infortunée vient chercher un asile!

ALDEGONDE. Je n'avais pas prévu qu'elle pût s'échapper de ses propres États, et mon frère, en embrassant sa défense, d'abord déconcerta mes projets; mais l'audacieux Ircombert soutint la révolte par la force de ses armes, me donna le temps de respirer, de former d'autres plans... et maintenant, Alfred, c'est de vous que j'en attends l'exécution.

ALFRED. De moi, madame?...

ALDEGONDE. Marguerite est maintenant en mon pouvoir; Ircombert me devient donc inutile, et pourrait finir par être

dangereux. Il faut faire tomber sa tête, et votre bras en est seul capable.

ALFRED. Je vous réponds, madame, de la mort de ce traître… mais Marguerite…

ALDÉGONDE. Son sort est fixé. Alfred, c'est ici que le plus profond mystère doit envelopper nos démarches; vous allez commander l'aile droite de l'armée; vous ne serez sous les yeux ni du roi ni du grand-duc; vous pourrez donc, quel que soit le succès de vos armes, rentrer secrètement dans Drontheim à la faveur de la nuit, et vous retrouver au jour naissant au poste qui vous sera confié.

ALFRED. Et quel sera l'objet de ce retour mystérieux?

ALDÉGONDE. L'enlèvement de Marguerite.

ALFRED. De la reine!

ALDÉGONDE. A deux cents pas de la porte royale, un corps de partisans, envoyé par Ircombert, viendra cette nuit pour recevoir la reine; il faut une main sûre pour la remettre à ces rebelles, et vous comprenez, Alfred, que je ne puis confier qu'à vous seul un coup si décisif.

ALFRED, laissant éclater son indignation. A moi!… Grand Dieu!…

ALDÉGONDE, avec émotion. Eh quoi! vous vous troublez?… Alfred, n'êtes-vous qu'un soldat?

ALFRED, fièrement. Je suis soldat, il est vrai, et je me fais gloire de l'être : Itobald, mon père, m'enseigna l'art de vaincre, et non d'assassiner.

ALDÉGONDE, après un silence. J'étais loin de m'attendre à rencontrer en vous un obstacle à mon élévation… Je me croyais aimée et je fus imprudente… Vous avez mon secret, tremblez!…

ALFRED. L'honneur est mon seul guide.

ALDÉGONDE, passant de l'effroi à la fureur. Sortez! (Tous deux restent éloignés l'un de l'autre et frappés de terreur.)

ALFRED, à part. Dieu! comment sauver la reine?

ALDÉGONDE, à part. Je suis perdue!

ALFRED, à part. Quel parti prendre?

ALDÉGONDE, à part, en détournant les yeux. Il hésite…

ALFRED, à part. Si je trompais sa fureur?

ALDÉGONDE, à part. Quel sentiment l'arrête?

ALFRED, à part. Mon âme se révolte! N'importe, il faut sauver Marguerite. (Revenant à Aldégonde.) Madame, calmez votre courroux, daignez m'entendre, et vous approuverez peut-être ma conduite. (Aldégonde, respirant à peine, écoute avec la plus grande attention; Alfred l'observe en parlant.) M'aviez-vous préparé à cette étonnante confidence? N'ai-je pu craindre, avec justice, qu'elle fût une épreuve, et devais-je imprudemment embrasser vos desseins, sans m'assurer de leur réalité? Non, madame; si je l'eusse fait, vous-même vous me condamneriez, et je vous paraîtrais indigne de les exécuter.

ALDÉGONDE. Alfred, serait-il vrai?…

ALFRED. Quel garant vous faut-il?

ALDÉGONDE. Si vous me trahissiez?

ALFRED. Quel en serait le fruit?

ALDÉGONDE. La mort.

ALFRED. Je l'accepte.

ALDÉGONDE. Puis-je compter sur vous?

ALFRED. Est-ce à vous d'en douter, lorsqu'il s'agit d'un trône?… quand votre main doit être ma récompense?… Parlez, madame, dans l'instant j'obéis. Que vous faut-il de plus?

ALDÉGONDE. C'en est assez, je vous crois, Alfred. Je l'avoue, votre hésitation, que maintenant j'approuve, avait porté la terreur dans mon âme; mais votre propre intérêt me rassure et m'éclaire. Oui, vous devez embrasser ma cause; le prix en est si beau, que je n'en doute plus.

ALFRED. Hâtez-vous donc, madame, achevez de m'instruire.

ALDÉGONDE. Vous allez connaître ceux qui doivent vous seconder. (Elle s'avance vers la porte du fond.) Gardes!… (Le capitaine des gardes paraît.) Faites entrer Hérold.

ALFRED. Hérold, madame?

ALDÉGONDE. Il attendait mes ordres. (Hérold entre.)

SCÈNE IX.

ALDÉGONDE, ALFRED, HEROLD.

ALDÉGONDE. Approchez, Hérold; Alfred est instruit; vous pouvez parler devant lui.

HEROLD. Votre triomphe est donc assuré, madame…

ALDÉGONDE. Tout est-il prêt pour l'événement de cette nuit?

HEROLD. Oui, madame; le corps des partisans, qu'Ircombert était convenu d'envoyer, vient en effet d'arriver par plusieurs chemins, et sous divers déguisements, au village le plus près de la porte Royale… A minuit, les rebelles qui le composent se réuniront à l'angle que la forêt forme avec le chemin. Nul d'entre eux n'est instruit de l'importance de la mission dont ils sont chargés : ils savent seulement qu'on doit remettre entre leurs mains une femme.

ALDÉGONDE, l'interrompant. Il suffit : Ircombert m'a compris.

HEROLD. Le chef de cette troupe porte la bague de fer.

ALFRED. La bague de fer?

HEROLD. Un autre détachement a été introduit secrètement dans la ville et conduit dans mon palais, où moi-même je l'ai reçu la figure cachée sous la visière de mon casque… Ils ignorent absolument où ils sont, et ce qu'on exige d'eux : Ircombert, pour toute instruction, leur a ordonné d'obéir aveuglément au guerrier qui leur présentera la bague de fer.

ALFRED. Encore la bague de fer!

HEROLD. Après l'expédition, on les embarquera pour le nord de l'Écosse.

ALDÉGONDE. Fort bien. Vous voyez, Alfred, avec quelle prudence tout est prévu, tout est conduit.

ALFRED. Oui, madame; rien ne m'échappe. Mais que signifie cette bague de fer dont Hérold a parlé?

ALDÉGONDE. Je vais vous l'expliquer : mes projets sont devenus les vôtres, vous devez être initié aux secrets qui les enveloppent. (Elle tire de son sein une bague de fer passée dans un nœud de ruban.) Voilà cette bague de fer, cet anneau mystérieux : prenez-le. (Elle a dénoué le ruban et présente l'anneau à Alfred, qui le prend, l'examine et le passe à son doigt.) Ircombert et tous les chefs du parti qui soutiennent ma cause en portent un semblable; c'est le signe auquel ils se reconnaissent en quelque lieu qu'ils se rencontrent : vous en aurez besoin. A minuit, vous serez de retour; pendant la fête qu'on doit m'offrir, accompagné par le détachement qui vous attend dans le palais d'Hérold, vous vous rendrez chez Marguerite. Une voiture sera prête : tous ses gens sont à moi; il faudra bien qu'elle cède, et parte sans résistance. En peu d'instants, vous aurez atteint l'angle de la forêt; là, l'envoyé d'Ircombert s'offrira devant vous; vous vous reconnaîtrez à la bague que vous portez; vous remettrez Marguerite entre ses mains; vos guerriers reviendront sur leurs pas, et vous retournerez à l'armée. Vous veillerez surtout à ce que cette action se passe dans le plus grand silence.

ALFRED. Et cet envoyé à qui je dois remettre la reine, où la conduira-t-il?…

ALDÉGONDE. Il exécutera les ordres qu'il a reçus d'Ircombert.

HEROLD. Reposez-vous sur la prudence d'Aldégonde.

ALDÉGONDE. Tout est bien entendu?

ALFRED. Oui, madame.

ALDÉGONDE. A minuit?…

ALFRED. Je serai de retour.

HEROLD. Nous comptons sur vous.

ALDÉGONDE. Maintenant, séparons-nous; on pourrait s'étonner d'un plus long entretien. Alfred, souvenez-vous du prix qui vous attend.

ALFRED. Oui, madame; il est si glorieux, qu'au péril de ma vie je jure de l'obtenir.

ALDÉGONDE. Hérold, retirons-nous.

SCENE X.

ALFRED, seul. Oh! comble d'horreur! épouvantable perfidie! Ai-je pu contenir mon indignation? O Marguerite, ô reine infortunée! Non, ce n'est pas en vain que j'aurai fait le serment de vous défendre! Mais comment déjouer les complots de ces monstres? Le temps presse; tout à l'heure il faudra partir. Courons trouver le roi; accusons Aldégonde… Mais si j'étais observé! Si moi-même on me soupçonnait! D'ailleurs, le roi me croira-t-il? On exigera des preuves; le temps passe dans des délais funestes, et la cruelle Aldégonde… Non, il faut un moyen plus prompt, moins dangereux pour Marguerite… Révélons tout à mon père avant son départ! Rien ne peut le retarder. Que dis-je! Borné dans son autorité, les mesures qu'il prendrait seraient-elles assez sûres? Aldégonde est trop puissante pour l'attaquer ouvertement. Que résoudre?… Quoi! je connais le complot, je connais les coupables… et je ne puis sauver la victime! Mais d'où naît ma terreur? pourquoi provoquer un éclat funeste? Puisque c'est en mes mains qu'on doit remettre Marguerite, quel danger peut-elle courir? ne serai-je point alors le maître de son sort? Ceux qui m'accompagneront ne seront-ils pas forcés d'obéir? Oui, différons de faire éclater tant d'horreurs, arrachons d'abord Marguerite des mains de ses meurtriers; pour mieux tromper leur rage, feignons d'en être l'infâme instrument, et tandis qu'Aldégonde croira cette

infortunée livrée aux satellites d'Ircombert, j'irai mettre sa tête sous la protection du roi lui-même ; jusque-là, efforçons-nous encore de garder le silence... Bientôt...

LUGNER, en dehors. Mon général! mon général!

ALFRED. J'entends Lugner!... Que vient-il m'annoncer?

SCÈNE XI.

ALFRED, LUGNER.

LUGNER, accourant. Mon général, nous allons enfin partir!

ALFRED. Déjà !...

LUGNER. Comment!... Comment, mon général, est-ce que vous n'êtes plus pressé?

ALFRED. Grand Dieu! laisser Marguerite au milieu de ses ennemis! (Musique éloignée.) Mais qu'entends-je?

LUGNER. Eh ! parbleu ! mon général, c'est toute la cour qui se rend ici, et j'accourais vous en instruire ; le grand-duc votre père va remettre la régence à la princesse Aldégonde, prendre congé de la reine, donner à l'armée l'ordre du départ. Le voici!

ALFRED. Allons ! le sort en est jeté!

SCÈNE VII.

ALDÉGONDE, MARGUERITE, ITOBALD, ALFRED, HEROLD, ALBERT, LUGNER, SEIGNEURS DE LA COUR, SUITE DE LA PRINCESSE ET DE LA REINE, OFFICIERS, SOLDATS, etc.

(Itobald monte sur le trône. Aldegonde et Marguerite occupent deux fauteuils placés de l'autre côté, vis-à-vis du trône. Derrière Marguerite est un groupe d'officiers danois, dont un porte un étendard. Le conseil de régence entoure le trône.)

ITOBALD. Madame, la plus noble cause nous conduit au champ d'honneur ; nous allons partager la gloire que l'issue de cette guerre promet à notre souverain. A son départ, il a daigné me confier les rênes de l'État ; il m'appelle aujourd'hui à la tête de ses armées, je vais m'y rendre ; mais avant de quitter ces murs, je dois remplir sa volonté en déposant en vos mains, madame, la puissance dont je suis revêtu, et en vous suppliant, au nom du roi votre frère, d'accepter la régence.

ALDÉGONDE, se levant. Soumise avec respect aux volontés du roi, j'accepte le pouvoir dont il m'a jugée digne. (Itobald descend du trône, vient présenter la main à Aldégonde, et la conduit sur le trône qu'il vient de quitter. Le conseil de régence se lève pour recevoir la princesse.)

ITOBALD, s'adressant à Marguerite. Reine de Danemark, c'est pour vous et pour la justice de vos droits que nous allons combattre. Dieu protégera nos armes et vous rendra votre couronne.

MARGUERITE, se levant. Monsieur le duc, j'espère en sa justice, qui m'a donné d'aussi nobles défenseurs. Oui, le ciel veut punir mes persécuteurs et protéger mon peuple, puisqu'il remet aux mains de Sigisbert le sort du Danemark. (Elle prend l'étendard que porte un de ses officiers, et s'avance au milieu du théâtre.) Guerriers d'un roi magnanime, c'est pour la cause de Marguerite que vous volez au champ d'honneur; portez-y donc son étendard, qu'il flotte à côté du vôtre, et que tous deux vous guident à la victoire! (Tous les officiers s'approchent, Alfred est à leur tête, Marguerite lui présente l'étendard.)

ALFRED, avec enthousiasme. Guerriers, songez qu'il faut le rapporter! Jurons sur Dieu, l'honneur et l'étendard de Marguerite, de ne poser les armes qu'après avoir immolé ses ennemis. (Herold laisse échapper un geste de surprise.)

TOUS LES OFFICIERS. Nous le jurons! (Alfred remet l'étendard à Lugner.)

ITOBALD. Soldats, notre roi nous appelle, la victoire nous attend ; partons !... (Tout le monde se lève, excepté Aldegonde, qui reste sur le trône. — La ferme du fond s'ouvre et forme plusieurs arcades, qui laissent voir derrière l'armée rangée en bataille. — Alfred, Albert, Lugner et tous les officiers courent se mettre à la tête des différents corps, et l'armée défile avec ordre devant Aldégonde et Marguerite.)

ACTE DEUXIÈME.

Une galerie ornée de trophées, dont le fond est fermé par des rideaux.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALDÉGONDE, SEIGNEURS DE LA COUR, PAGES, GARDES, etc.

(Après que toute la suite est entrée, Aldégonde paraît ; elle tient un papier à la main.)

ALDÉGONDE. Je vous ai fait appeler pour vous communiquer les heureuses nouvelles qu'à l'instant je reçois de l'armée. La plus brillante victoire a couronné les armes de mon frère ; c'est lui-même qui me l'annonce. Alfred s'est immortalisé : la tête d'Ircombert est tombée sous le glaive de ce jeune héros. Rien n'a pu résister à son incomparable valeur, et ce jour mémorable finit la guerre, rend la paix au Danemark, et met le comble à nos triomphes. (S'adressant à un des seigneurs.) Monsieur le comte, veuillez vous rendre au palais de la reine, lui annoncer le succès de nos armes, et lui faire agréer mes félicitations. (Le seigneur sort, Hérold, au même instant, entre précipitamment et d'un air sombre.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, HEROLD.

ALDÉGONDE. Venez, Hérold, et partagez notre joie. Mon frère est vainqueur... (Avec intention.) Alfred a surpassé notre attente. Ircombert n'est plus.

HEROLD. Je le sais, madame; mais j'ai reçu d'autres nouvelles... (Plus bas.) Faites éloigner votre cour, il faut que je vous parle en secret.

ALDÉGONDE. Comment?

HEROLD, de même. Hâtez-vous, le temps presse, et le plus grand péril vous menace.

ALDÉGONDE. Je ne puis concevoir... (A sa cour.) Retirez-vous; la cour se réunira pour la fête. (Les seigneurs se retirent ; Aldégonde fait signe aux pages et aux gardes de sortir également.)

SCÈNE III.

ALDEGONDE, HEROLD.

ALDEGONDE. Eh bien, Hérold?

HEROLD. Tout est perdu, madame ; Alfred vous trahit!

ALDÉGONDE. Alfred! qu'osez-vous dire?

HEROLD. Que n'ai-je osé plutôt vous montrer mes soupçons, vous n'auriez pas mis au pouvoir de ce traître votre sort et Marguerite.

ALDÉGONDE. Hérold, songez que vous parlez d'un homme que j'ai cru digne de ma main.

HÉROLD. Voilà ce qui met le comble à son forfait. Oui, madame, moi-même je frémis de vous l'apprendre : Alfred vous trompait, il adore Marguerite.

ALDÉGONDE. Grand Dieu! qui vous l'a dit?

HEROLD, lui présentant une lettre. Lisez.

ALDÉGONDE, tenant la lettre d'une main tremblante. A peine je respire... O ciel! serait-il vrai?... Quel est donc cet écrit?... Je n'ose y porter mes regards.

HEROLD, rapidement. A l'instant où les généraux quittèrent le palais, je fus frappé des paroles qu'Alfred laissa échapper en recevant l'étendard de Marguerite; mes soupçons s'éveillèrent, et, sans vous en prévenir, je fis suivre ses pas. Il combattit en héros ; mais, après la victoire, il s'enferma dans sa tente, et bientôt un courrier, porteur de cette lettre fatale, partit pour le quartier du roi. On l'arrête, on saisit ses dépêches, et l'on m'apporte cette preuve de la perfidie d'Alfred. Mais lisez donc, madame.

ALDEGONDE, lisant d'une voix altérée. « Sire, un crime inouï devait flétrir vos lauriers ; cet écrit vous le révèle, et je cours sauver la victime. » (Elle retombe assise dans un fauteuil.) Il est donc vrai ! (Elle reste immobile, les yeux attachés sur la lettre, et comme dans une sombre méditation.)

HEROLD. Continuez, madame : voyez sous quelles couleurs il vous peint à votre frère, et de quelles expressions de

flamme il se sert quand il parle de Marguerite; voyez surtout, voyez comme il feignait d'entrer dans vos projets pour les mieux déjouer. Laissant au comte Albert le soin de son commandement, il revient dans ces lieux, sous l'armure d'un soldat, accomplir sa promesse et enlever Marguerite; mais c'est pour la conduire dans les bras du roi lui-même. Rien n'est omis dans cet écrit funeste : Ircombert est votre complice; moi-même j'y suis dénoncé; tout enfin, tout est révélé, jusqu'au don de la bague de fer, témoin irrécusable... Eh quoi! madame, vous ne frémissez pas?

ALDÉGONDE, se levant avec fierté. Qu'il frémisse lui-même, l'exécrable parjure! Aldégonde peut aimer faiblement, mais elle hait jusqu'à la mort!

HÉROLD. Sa mort, oui, madame, sa mort peut seule nous sauver; mais il la faut prompte, inévitable, et lui-même nous apporte sa tête.

ALDÉGONDE. Expliquez-vous.

HÉROLD. Cette nuit, il revient secrètement...

ALDÉGONDE. Avez-vous une main toute prête?

HÉROLD. Les guerriers d'Ircombert, qui sont dans mon palais...

ALDÉGONDE. Ils sont venus pour enlever une femme, et non pour commettre un assassinat.

HÉROLD. Ceux de la forêt... ce sont des brigands.

ALDÉGONDE. Ils n'entreront point dans ces murs, leurs ordres sont contraires.

HÉROLD. On peut trouver un autre bras.

ALDÉGONDE. Prenez-y garde! il n'est point de bras assez sûr contre un homme tel qu'Alfred, et trop de confidents entraînerait trop de périls. D'ailleurs, dans cet écrit, n'avez-vous pas vu qu'Albert est instruit qu'un motif secret rappelle Alfred à Drontheim? Hérold, il ne pourrait disparaître impunément, toute la Norvége a les yeux attachés sur lui.

HÉROLD. Vous me glacez d'effroi! Qu'allez-vous donc résoudre?

ALDÉGONDE, paraissant réfléchir profondément. Qu'a-t-on fait du courrier qui portait cette lettre?

HÉROLD. Je l'ai fait enfermer.

ALDÉGONDE. Fort bien. (Se parlant à elle-même, et fortement préoccupée.) Le roi ne sait rien encore.. Alfred ne s'est ouvert à personne, je suis inconnue à tous ceux qui devaient agir; le quartier général n'est plus qu'à trois lieues, une heure suffit pour s'y rendre... Le moyen est hardi... N'importe! je n'ai point le choix. (A Hérold.) Placez-vous à cette table... écrivez.

HÉROLD. Je ne puis comprendre... (Il s'assied.) Madame, je suis prêt.

ALDÉGONDE, dictant. « Sire... »

HÉROLD. Eh quoi! vous écrivez au roi?

ALDÉGONDE. Écrivez, vous dis-je. (Dictant.) «Sire, un complot effrayant, tramé contre les jours de la reine de Danemark, exige votre retour. Mon pouvoir serait insuffisant pour sauver Marguerite, car un de vos premiers généraux est vendu aux rebelles. Prenez des mesures certaines pour être au palais quelques instants avant la douzième heure : c'est le moment fixé par les conspirateurs. Surtout, que le plus grand mystère accompagne votre retour. Il importe qu'on l'ignore, le temps presse; je ne puis m'expliquer davantage. A minuit, je vous attends.» (S'approchant d'Hérold.) Donnez-moi cette plume. (Hérold se lève, présente la plume à Aldégonde, qui signe la lettre d'un air calme.)

HÉROLD. Je vous avoue, madame, que vous mettez le comble à ma terreur. Se peut-il que vous dénonciez vous-même votre propre complot?

ALDÉGONDE. Je ferai plus, je livrerai les coupables.

HÉROLD. Les coupables!

ALDÉGONDE. Rassurez-vous, déjà tout est prévu. Au lieu d'Alfred, c'est moi qui deviens accusatrice. Je fais tourner contre lui toutes les preuves qui devaient m'accabler, et le conduis à l'échafaud.

HÉROLD. Mais il vous accusera!

ALDÉGONDE. Devant qui? Nous serons nous-mêmes ses juges.

HÉROLD. J'entrevois en effet... Cependant, le péril est grand.

ALDÉGONDE. Moins qu'il ne le paraît. Ah! si Alfred n'avait lui-même tranché les jours d'Ircombert, peut-être, en invoquant le témoignage de ce rebelle, aurait-il pu m'embarrasser; mais Ircombert n'est plus, et lui seul, avec Alfred et vous, possédait mon secret. Que pourra dire le parjure, quand toutes les preuves s'accumuleront sur lui, quand ses complices l'accuseront de toutes parts, quand moi-même je prononcerai son arrêt? Ses cris inutiles ne le rendront que plus coupable, et ma vengeance surpassera son forfait. Courez, Hérold, courez exécuter ce vaste et audacieux projet; faites porter à l'instant cet écrit au quartier du roi; prenez ensuite une partie de ma garde, volez à l'endroit où sont rassemblés les rebelles; emparez-vous de ces brigands; leur témoignage sera foudroyant! Surtout, que rien ne transpire, que rien ne trouble la sécurité d'Alfred. Je prendrai des mesures pour donner à l'enlèvement de Marguerite un éclat effroyable. Allez, et vous viendrez ensuite recevoir mes nouveaux ordres.

HÉROLD. J'obéis, madame; tout mon espoir est dans votre prudence.

ALDÉGONDE. Et moi dans la fureur qui m'anime.

HÉROLD. Quant à la lettre d'Alfred?

ALDÉGONDE. Je la garde : il serait trop dangereux qu'elle sortît de mes mains. (Elle la met dans son sein; Hérold va pour sortir, Marguerite paraît.)

HÉROLD. Voilà votre rivale.

ALDÉGONDE. Silence! Hâtez-vous. (Hérold salue Marguerite, et sort précipitamment.)

SCÈNE IV.

ALDÉGONDE, MARGUERITE.

MARGUERITE. Dois-je croire, madame, les heureuses nouvelles que l'on vient de m'annoncer? La victoire, dit-on, a couronné nos armes; mon cruel persécuteur est tombé sous les coups d'Alfred.

ALDÉGONDE, avec ironie. Oui, madame, votre vaillant chevalier s'est acquis, en effet, de nouveaux titres à votre admiration. Instruite de ses exploits, je me suis empressée de vous en faire hommage : il est juste que vous jouissiez d'un triomphe dont vous êtes l'objet.

MARGUERITE. J'en recueillerai le bienfait; mais la gloire en sera tout entière au monarque généreux qui vient de délivrer mon peuple.

ALDÉGONDE, à part. Son peuple!

MARGUERITE, à part. D'où vient le nouveau ton qu'Aldégonde prend avec moi?

ALDÉGONDE. L'événement glorieux qui cause votre joie va ramener l'armée dans nos murs; les ordres que son retour exige me forcent à vous quitter. Je dois songer aussi au triomphe d'Alfred; vous m'aiderez, madame, à couronner ses exploits.

MARGUERITE, très-étonnée. Moi, madame?... (Aldégonde la salue et sort en la regardant avec fierté. Marguerite, muette de surprise, reste à la place qu'elle occupait. — A l'instant où Aldégonde s'éloigne, Alfred paraît, s'avance avec précaution et reste au fond du théâtre.)

SCÈNE V.

MARGUERITE, ALFRED.

MARGUERITE, se croyant seule. Que signifie l'orgueil et l'ironie amère qui perçaient dans les discours d'Aldégonde? Verrait-elle avec peine le terme de mon infortune? Hélas!... Mais quel bruit?... Que vois-je?...

ALFRED, à part. Elle est seule... personne ne peut nous entendre...

MARGUERITE, avec crainte. Quel est ce guerrier?

ALFRED. Madame...

MARGUERITE, plus effrayée. Soldat, qui vous a permis de pénétrer jusqu'ici? Que voulez-vous?

ALFRED. Au nom du ciel, madame, n'attirez personne en ces lieux, ne révélez point ma présence... (Levant sa visière.) Je suis Alfred.

MARGUERITE. Grand Dieu!

ALFRED. Silence!

MARGUERITE. Quel est ce mystère? pourquoi ce déguisement? O ciel! m'aurait-on abusée? Alfred, le sort des armes aurait-il trahi votre espoir?

ALFRED. O Marguerite, calmez votre effroi! Alfred s'offrirait-il à vos yeux s'il eût été vaincu? Reine de Danemark, voilà l'épée d'Ircombert. (Il pose un genou en terre, et présente l'épée à Marguerite.)

MARGUERITE. O bonheur!... Alfred, recevez-la des mains de Marguerite. Conservez-la pour me défendre et protéger mon trône.

ALFRED. J'en ai fait le serment, et je viens l'accomplir.

MARGUERITE. Que dites-vous?

ALFRED. Je rends grâce au hasard qui nous réunit un instant, et me permet de vous révéler les horreurs que l'on médite. Hélas! cet Ircombert que j'ai vaincu n'était point votre plus cruel ennemi! Ces lieux, ces lieux funestes en renferment bien d'autres.

MARGUERITE. Quoi! je serais menacée jusque dans ce palais?

ALFRED. Votre tête est proscrite : cette nuit...

MARGUERITE, avec effroi. Cette nuit...

ALFRED. Je veille sur vous, et je réponds au Danemark des jours de sa souveraine.

MARGUERITE. Quels sont donc les cruels qui me poursuivent encore?

ALFRED. Ah! puissiez-vous les ignorer toujours! Vous auriez à poursuivre des têtes trop puissantes. Qu'il vous suffise de savoir que les monstres ont osé me croire capable d'accomplir leurs affreux desseins; qu'ils m'en ont révélé les épouvantables mystères. Que, cette nuit, moi-même je dois vous arracher du palais à la tête d'une troupe de rebelles, vous traîner dans la forêt voisine et vous livrer à des brigands instruits par Ircombert dans l'art d'assassiner.

MARGUERITE. Vous, Alfred, vous avez promis...

ALFRED. Il le fallait...

MARGUERITE. Grand Dieu !...

ALFRED. Gardez-vous d'opposer la moindre résistance.

MARGUERITE. Quoi !...

ALFRED. Il y va de nos jours... Au nom du ciel, confiez-vous à ma foi; confiez-vous à l'honneur... à l'amour qui remplit mon âme!

MARGUERITE. Alfred...

ALFRED. O Marguerite, pardonnez cet aveu téméraire. Hélas! dans le péril qui nous environne, destiné sans doute à perdre pour vous la vie, ah! ne m'accablez pas d'un injuste courroux!

MARGUERITE. Alfred, au nom du ciel...

ALFRED. Dieu! j'entends du bruit!

MARGUERITE. Achevez de m'instruire.

ALFRED. Je ne puis; tout est perdu si l'on nous voit ensemble?

MARGUERITE. C'est Aldégonde.

ALFRED. Aldégonde! Ah! fuyez !...

MARGUERITE. Quoi! vous m'abandonnez dans le trouble où je suis!

ALFRED. Fuyez, fuyez, vous dis-je! Alfred est accouru pour sauver Marguerite, il n'est plus de pouvoir qui puisse vous atteindre. (Marguerite sort dans la plus grande agitation. Alfred abaisse sa visière et redescend le théâtre. Il est seul quand Aldégonde paraît. Elle s'arrête un instant à l'entrée de la galerie et observe Alfred.)

SCÈNE VI.

ALDÉGONDE, ALFRED.

ALDÉGONDE, à part. Voilà sans doute Alfred... Il est seul... il n'a point vu Marguerite.

ALFRED, à part. Conservons sa confiance.

ALDÉGONDE, à part. Approuvons sa démarche; que rien ne trouble sa sécurité. (Elle s'approche.) Soldat, que veux-tu?

ALFRED, levant sa visière. Madame, reconnaissez Alfred.

ALDÉGONDE. C'est vous, seigneur?

ALFRED. Je viens exécuter ma promesse, et remplir mon devoir.

ALDÉGONDE. Pourquoi ce déguisement?

ALFRED. Empressé de rentrer dans ces murs et voulant devancer la nuit, j'ai cru nécessaire de me cacher sous cet armure.

ALDÉGONDE. Alfred, je suis charmée de tant d'exactitude, et la prudence que vous montrez ajoute à la confiance que je vous ai donnée. Déjà votre victoire me délivre d'un témoin dangereux, dont la mort m'était devenue nécessaire. Oui, vous avez surpassé mon attente; aussi, ma reconnaissance vous prépare le digne prix d'un si beau dévouement.

ALFRED. L'amour me l'inspirait, madame; ma récompense est dans mon cœur.

ALDÉGONDE. Oui, je le crois... et vous êtes payé du plus tendre retour. (A part.) Le perfide!

ALFRED, à part. Que j'ai de peine à me contraindre!... (Haut.) Rien n'est changé dans vos dispositions?

ALDÉGONDE. Rien. Vous trouverez tout disposé pour le succès de votre entreprise.

ALFRED. De mon côté, madame, je n'ai rien négligé.

ALDÉGONDE. J'en suis certaine, et je crois au succès. Gardez-vous bien, surtout, de quitter la bague de fer que je vous ai remise.

ALFRED. La voici; je compte en faire usage.

ALDÉGONDE. Vos jours y sont attachés. Déjà la nuit s'approche, éloignez-vous. A la faveur de cette armure, dérobez-vous à tous les yeux. L'heure, le lieu, le signal, tout est convenu.

ALFRED. Tout est gravé dans ma mémoire.

ALDÉGONDE. A minuit.

ALFRED. Vous pouvez être sûre que Marguerite sortira de ce palais.

ALDÉGONDE. On vient.

ALFRED. Je me retire.

ALDÉGONDE, à part. Rien ne l'émeut.

ALFRED, à part. Elle ne soupçonne rien, je sauverai Marguerite. (Il baisse sa visière et remonte le théâtre. Hérold paraît. Tous deux se regardent un instant. Enfin, Alfred sort.)

SCÈNE VII.

ALDÉGONDE, HÉROLD.

HÉROLD. Madame, serait-ce Alfred qui sort de ces lieux?

ALDÉGONDE. C'est le traître lui-même. Ah! que j'ai dû me contraindre pour ne point faire éclater ma fureur! Mais il marche à la mort, et nous à la vengeance.

HÉROLD. Vos ordres sont remplis. Déjà le roi doit avoir quitté l'armée. Quant aux rebelles de la forêt, surpris et désarmés, ils se sont laissé conduire; on vient de les enfermer dans la tour.

ALDÉGONDE. Ont-ils paru effrayés?

HÉROLD. Leur terreur est au comble.

ALDÉGONDE. Vous veillerez à ce qu'on introduise le roi dans le plus grand secret. Son arrivée ne doit être connue que de nous.

HÉROLD. J'ai tout prévu pour ce point important.

SCÈNE VIII.

ALDÉGONDE, HÉROLD, UN OFFICIER.

L'OFFICIER, tenant une lettre, et s'adressant à Hérold. Un message du roi.

HÉROLD. Du roi! (Il prend la lettre.) Madame, c'est à vous qu'elle est adressée.

ALDÉGONDE, lisant. « J'ai reçu votre billet, et je suis accouru. Itobald et Lugner m'ont accompagné...»

HÉROLD. Itobald!

ALDÉGONDE. « Nous avons mis pied à terre à la porte du rempart; prenez des mesures pour que nous entrions secrètement au palais. » Courez, Hérold.

HÉROLD. Soyez sans alarmes. (A l'officier.) Suivez-moi. (Ils sortent.)

SCÈNE IX.

ALDÉGONDE, seule. L'instant fatal approche... minuit va sonner... Toutes les mesures sont prises pour saisir Alfred au milieu de sa fuite. C'en est fait, rien ne saurait l'arrêter sur le bord de l'abîme où je vais le précipiter. Voici le roi!

SCÈNE X.

SIGISBERT, ITOBALD, ALDÉGONDE, HÉROLD, LUGNER.

(Le roi et Itobald sont en habits de guerre, le roi avec un casque à couronne.)

ALDÉGONDE. Ah! sire, votre présence dissipe ma terreur.

SIGISBERT. Quel étrange événement cause donc vos alarmes? Quels sont les audacieux qui menacent Marguerite jusque dans cet asile sacré? Vous le voyez, ma sœur, j'ai tout quitté pour voler à son secours. Mais pourquoi ce mystère? Quel est le général dont vous parlez dans votre lettre? Cette lettre elle-même est d'une obscurité...

ALDÉGONDE. Sire, je n'ai pas eu le temps de m'expliquer davantage, et maintenant encore, avant de vous instruire, il faut prendre les plus promptes mesures... (Un grand bruit se fait entendre. On crie aux armes de plusieurs côtés à la fois.)

SIGISBERT. Qu'entends-je? (Le tumulte augmente; un officier, l'épée à la main, entre précipitamment.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, UN OFFICIER.

L'OFFICIER. Madame... Que vois-je! le roi!
SIGISBERT. Parlez, d'où vient ce tumulte?
L'OFFICIER. Sire, un événement affreux remplit votre palais de carnage et d'effroi; une troupe audacieuse vient d'enlever la reine, et s'efforce, le fer à la main, de l'arracher de cette enceinte.
ITOBALD. Grand Dieu!
SIGISBERT. Se peut-il?
LUGNER. On enlève Marguerite, mille tonnerres! Nous allons voir cela! (Il sort en courant.)
SIGISBERT. Quelle horrible trahison! Hérold, volez au secours de la reine; que toute la garde du palais vous suive.
HEROLD. Sire, je vous réponds des jours de Marguerite. (Bas à Aldegonde.) Nous triomphons. (Il sort précipitamment avec l'officier.)

SCÈNE XII.

SIGISBERT, ALDEGONDE, ITOBALD.

SIGISBERT. Mais quel est donc, madame, l'auteur de cet affreux désordre? Pourquoi, si vous le connaissez, n'est-il pas dans les fers?
ALDEGONDE, rapidement. Je vous l'ai dit, sire, c'est un de vos principaux généraux. Déjà il était entré dans ces murs avec une troupe de rebelles, secrètement introduite, quand un transfuge de l'ennemi m'a révélé leur épouvantable complot. A l'instant, j'ai tout mis en usage pour m'emparer des coupables, et surtout de leur chef; mais tous, cachés sous des déguisements qui me sont inconnus, ont échappé à ma vigilance. Réduite alors à des mesures générales de défense, j'ai fait prendre les armes à tout ce qui me restait de troupes; le palais fut partout entouré, et la fuite impossible sans en venir aux mains : vous en voyez le résultat. Pendant que je me préparais à la hâte à cet événement inévitable, Hérold courait s'emparer des assassins, apostés par les rebelles dans la forêt royale, où l'on devait leur livrer Marguerite...
SIGISBERT. Juste ciel!
ALDEGONDE. Ces brigands sont en mon pouvoir, et bientôt tous les autres seront arrêtés. Cependant, effrayée moi-même, j'ai cru devoir vous appeler à mon secours.
SIGISBERT. Qu'est devenu le transfuge qui vous a tout révélé?
ALDEGONDE. Il avait réclamé sa grâce et sa liberté.
ITOBALD. Mais ce traître, cet infâme guerrier, enfin, quel est son nom?
ALDEGONDE. Son nom!... Ah! monsieur le duc, que me demandez-vous?
SIGISBERT. Ma sœur... (Herold accourt, le sabre à la main.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, HEROLD.

SIGISBERT. Eh bien, Hérold?...
HEROLD. Sire, nos efforts sont inutiles : le carnage redouble, le sang inonde le palais, et je frémis des suites que peut entraîner la révolte, si Votre Majesté ne vient elle-même désarmer les rebelles.
SIGISBERT. J'y vole!...
ITOBALD. Arrêtez, sire!... Eh quoi! vous iriez exposer votre personne à la fureur d'une troupe de révoltés, peut-être d'assassins! C'est à moi de les punir!
HEROLD. Seigneur, qu'allez-vous faire? Ignorez-vous encore quel est le chef de la révolte?
ITOBALD. Qu'importe, pour le combattre!
HEROLD. Arrêtez! vous dis-je.
ITOBALD. Hérold, que signifie cet effroi?
SIGISBERT. Quel est donc le misérable?...
HEROLD. Eh quoi! madame, vous ne l'avez pas nommé?
ALDEGONDE. La présence de M. le duc...
ITOBALD. Que voulez-vous dire?
SIGISBERT. Parlez, je vous l'ordonne.
ALDEGONDE. Eh bien, sire, apprenez que ce perfide...
SIGISBERT. Achevez...
ALDEGONDE. Est Alfred!
SIGISBERT ET ITOBALD. Alfred!
ITOBALD. C'est impossible!
HEROLD. C'est lui-même!
SIGISBERT. L'ingrat! (Tirant son épée.) Je cours!...
ITOBALD, se jetant sur son passage. Juste ciel!
LUGNER, accourant. Arrêtez! arrêtez!... (Il entre le sabre à la main.)

SCENE XIV.

LES MÊMES, LUGNER.

LUGNER. Sire, la reine est en sûreté dans ses appartements; nous avons mis à la raison cette poignée d'audacieux! Tudieu! c'étaient de fort braves gens, car ils se battaient comme des déterminés.
SIGISBERT, à voix basse. O ciel! aurait-il succombé?
ITOBALD, avec crainte. Lugner... Qu'est devenu le chef qui les commandait?
LUGNER. Le chef! Ma foi, je ne sais pas s'il y avait un chef; tout ce que je puis vous dire, c'est qu'ils étaient une douzaine, tous la visière baissée, qui certes ont fait une bonne contenance; un, entre autres, quel homme! Je n'ai vu que mon général qui se battît aussi bien! Seul, il tenait tête à toute votre garde, et faisait un carnage... Cependant, malgré sa valeur, il allait tomber sous trente glaives levés sur sa tête... Ma foi! je me suis élancé vers lui, j'ai crié qu'on arrêtât, et je n'ai pas permis qu'on assassinât un si brave homme.
SIGISBERT. Je respire!
ITOBALD, serrant la main de Lugner. Bien, bien, Lugner!...
LUGNER. A ma vue, il m'a paru surpris, et sans se découvrir, car sa visière était toujours baissée : « Soldat, m'a-t-il dit, je te connais, et puis sans rougir te remettre cette épée; cours la porter au roi; il la reconnaîtra. » Je l'ai prise, la voilà, sire. (Il présente l'épée au roi, tous les regards s'attachent sur lui.)
SIGISBERT. Que vois-je! le chiffre d'Iccombert est empreint sur cette épée!
LUGNER. Sur cette épée?... En ce cas, sire, elle appartient à mon général, il l'a conquise sur le champ d'honneur.
ITOBALD, à part. Plus de doute.
SIGISBERT, avec consternation. Le malheureux!
HEROLD. Sire, voici les coupables; on amène avec eux les brigands saisis dans la forêt. (Une troupe nombreuse entre précipitamment, et garnit le fond du théâtre. D'autres soldats amènent les rebelles, les uns vêtus en guerriers, les autres en brigands, et forment deux groupes séparés. Alfred entre le dernier, la visière encore baissée; un dernier corps de guerriers le suit.)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, ALFRED, PREMIER CHEF DE REBELLES, DEUXIÈME CHEF DE REBELLES, BRIGANDS REBELLES, et BRIGANDS SOLDATS.

ALFRED, entrant fièrement. Arrêtez, soldats! respectez votre général. (Il lève sa visière. — Il s'avance respectueusement vers Aldegonde.) Eh quoi, madame!... Que vois-je? Le roi!...
LUGNER. Comment, morbleu! c'était mon général!
SIGISBERT, avec empressement. Malheureux! qu'as tu fait?... Quelle aveugle démence, quel incroyable délire! Du faîte de la gloire, tu te précipites dans un abîme d'infamie! Si mon bras n'était retenu par un sentiment que tu ne peux connaître, ce fer laverait dans ton sang la honte dont tu couvres mon front.
ALFRED. Qu'entends-je! Quoi, sire?...
SIGISBERT. Retire-toi, fuis ma présence, où je ne réponds plus de ma juste fureur.
ITOBALD, l'arrêtant. Ah! sire, que faites-vous?...
ALFRED. Mon père!...
ITOBALD. Éloigne-toi, malheureux!...
SIGISBERT. Qu'on entraîne ce monstre. (Mouvement des soldats.)
ALFRED. Arrêtez! arrêtez! Non, sire, non, je ne me laisserai point traîner en criminel! Est-il quelqu'un ici qui m'oserait accuser?...
SIGISBERT. Quelle audace!... Ton forfait m'est connu. (Tirant la lettre d'Aldegonde.) Cet écrit...
ALDÉGONDE, à part, avec effroi. Dieu! (Herold la contient du geste.)

ALFRED, *croyant que c'est sa lettre*. Eh bien ?

SIGISBERT. Va te confondre.

ALFRED, *très-étonné*. Me confondre?

SIGISBERT. Mais non : voilà tes complices. (*Il montre les rebelles.*) C'est de leur bouche que doit sortir ton arrêt.

ALFRED, *dont l'étonnement redouble*. Grand Dieu! Que signifie cet effroyable mystère? Où suis-je? Que vois-je de tous côtés? (*A Aldégonde.*) Madame!...

ALDÉGONDE, *fièrement*. Répondez à votre roi.

HÉROLD. Sire, voici les coupables, daignez les interroger.

SIGISBERT, *au premier chef de rebelles. Le premier chef approche*. Tu combattais avec Alfred?... Qui t'envoya dans ces murs?

LE PREMIER CHEF. Ircombert, notre général. (*Alfred écoute, immobile d'étonnement.*)

HÉROLD. Qu'y veniez-vous faire?

LE PREMIER CHEF. Obéir à un homme que nous ne connaissions point.

SIGISBERT, *vivement*. Quel est cet homme?

LE PREMIER CHEF, *montrant Alfred*. Le voilà.

ALFRED. Vil imposteur!...

LE PREMIER CHEF. Lo mensonge est inutile; sois franc comme nous, et sache mourir s'il le faut! Oui, tu es notre chef. Nous devions te reconnaître à la *baque de fer*, et je la vois encore à ta main.

HÉROLD, *saisissant la main et en arrachant la bague*. La voici. (*Il la présente au roi.*)

ALFRED. Quoi... C'est Hérold...

SIGISBERT. Que signifie cet anneau?

LE PREMIER CHEF. C'est un signe qui n'est connu que d'Ircombert et des chefs de son armée.

ALFRED. Quel incroyable enchaînement!

HÉROLD. Sire, tous les coupables ne sont pas entendus. (*Au deuxième chef de brigands.*) Approche à ton tour. (*Il approche brusquement.*)

LE DEUXIÈME CHEF. Que veut-on de nous?...

HÉROLD. Que faisiez-vous dans la forêt où l'on vous a surpris?

LE DEUXIÈME CHEF. Nous attendions une femme.

HÉROLD. Qui devait la remettre entre vos mains?

LE DEUXIÈME CHEF. Celui qui porterait une bague de fer semblable à celle-ci, que nous donna Ircombert .. (*Il ôte sa bague et la présente à Hérold, qui la remet au roi.*)

SIGISBERT, *à Alfred*. Oses-tu bien encore soutenir nos regards?

ALFRED, *avec emportement*. Ah! c'est trop endurer tant d'horreurs. Il est temps de faire éclater la vérité. (*A Hérold.*) Quoi! monstre, c'est toi qui m'accuses!... (*A Aldégonde.*) Et vous, madame!...

ALDÉGONDE. Vous nous avez trahis.

ALFRED. Il est vrai, et je m'en fais gloire! Sire, vous l'entendez; vous connaissez ma conduite, et vous me condamnez!...

SIGISBERT. Va, tu me fais horreur! (*Alfred, consterné, reste immobile et promène silencieusement ses regards sur tous ceux qui l'entourent.*)

ALFRED, *à part*. O ciel! Serait-il en secret l'auteur de la conjuration! Oui, cette effroyable obscurité s'éclaircit à mes yeux, et je vois tout mon malheur. (*Haut et avec fierté.*) C'en est assez! épargnons-nous des débats inutiles. Mes yeux s'ouvrent trop tard ; trop tard, je lis dans les affreux secrets d'une odieuse politique; il faut offrir une victime au jugement du monde, je vous ai mal servi, je vous livre ma tête.

SIGISBERT. Ce vain héroïsme ne saurait m'éblouir; il accroît, s'il se peut, mon indignation! Soldats! Qu'on le traîne à la tour! Hérold, vous assemblerez le conseil suprême au nom de la régente. (*Jetant à Itobald un regard douloureux.*) Je ne pourrais y présider. (*Les soldats font un mouvement pour s'approcher, et s'arrêtent au milieu du théâtre.*)

ITOBALD, *qui a profondément observé, à part*. Cet événement cache un profond mystère.

SIGISBERT, *s'appuyant sur Itobald*. Cher Itobald, suis-je assez malheureux! (*Hérold ordonne aux soldats de s'emparer d'Alfred. Lagner, qui a suivi tous les mouvements avec agitation, court se précipiter aux genoux d'Alfred, et met la main sur son sabre comme lui offrant son secours. Alfred l'arrête, l'embrasse, lui ordonne de s'éloigner; et, jetant un regard de mépris sur Aldégonde, il se remet entre les mains des soldats. Itobald observe; tous les autres détournent les yeux.*)

ACTE TROISIÈME

La salle du conseil souverain : à droite, le trône du roi; au pied du trône est une table couverte d'un tapis vert; autour de la table, les siéges des membres du conseil; à gauche, deux fauteuils.

SCÈNE PREMIÈRE.

SIGISBERT, ITOBALD, ALBERT.

(*Sigisbert a repris ses habits royaux. — Ils entrent tous les trois avec précipitation.*)

SIGISBERT. Albert, je vous sais gré de votre prompt retour, j'approuve le choix des généraux auxquels vous avez confié le commandement de mes armées; hélas! vous connaissez mon funeste secret, Itobald vous en a fait l'aveu, je ne blâme point sa confiance. Le grand conseil est assemblé; on juge mon malheureux fils... Courez à ce conseil; observez bien Alfred, recueillez ses discours, étudiez ses regards, ses moindres gestes... Il paraît bien coupable; mais si, par un prodige... Pardonnez au cœur d'un père ce reste de faiblesse!

ALBERT. Sire, mon âme est déchirée des tourments que le vôtre endure; je cours au conseil : fiez-vous à l'amour que je porte à votre fils. Vous apprendrez bientôt l'issue de ces affreux débats. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

SIGISBERT, ITOBALD.

SIGISBERT. Cher Itobald, ma douleur est au comble. Hélas! ce jour était marqué pour le triomphe de la tendresse paternelle; aujourd'hui même je voulais, au milieu de sa gloire, montrer Alfred à la Norvége, lui donner le doux nom de fils! Le trône l'attendait... Il va monter à l'échafaud!

ITOBALD. Calmez votre désespoir.

SIGISBERT. Et, le puis-je, je suis son père? Mais vous, généreux Itobald, touchant modèle de l'amitié, pour me sauver l'honneur, faudra-t-il vous dévouer à la honte?

ITOBALD. Sire, sans éprouver moins de douleur, j'observe d'un œil plus calme, et mon silence n'est point infructueux. Je vous l'ai déjà dit, cette action inconcevable me semble enveloppée d'un voile plus épais que l'apparence ne le montre, et j'ose encore douter qu'Alfred soit criminel.

SIGISBERT. Ah! que ne pouvez-vous faire passer dans mon âme une si douce espérance! Mais vous avez entendu... vous avez entendu des témoins irrécusables; chacune de ses actions est une preuve foudroyante : sa fuite de l'armée, l'enlèvement de Marguerite, sa résistance criminelle; vous le dirai-je, enfin? cet anneau fatal, cette bague de fer non-seulement reconnue par ses complices, mais encore parfaitement semblable à celles que, sur le champ de bataille, on a trouvées au doigt d'Ircombert et des autres chefs de rebelles, morts ou faits prisonniers... Non, mon cher Itobald, il n'est rien à répondre à de tels accusateurs.

ITOBALD. Peut-être... (*Le roi le fixe attentivement.*) Oui, sire. Veuillez vous-même examiner toute la conduite d'Alfred. Servait-il les rebelles, ou était-il servi par eux? Dans l'un ou l'autre cas, pourquoi, de sa propre main, immola-t-il Ircombert, et fit-il du champ de bataille le tombeau de son propre parti?

SIGISBERT, *sans y mettre de passion*. Il pouvait craindre un rival puissant... Peut-être cacher ses desseins...

ITOBALD. Portons plus loin nos regards. Alfred, dit-on, enlevait Marguerite pour la livrer à des brigands chargés de l'assassiner par ordre d'Ircombert. Un forfait aussi épouvantable ne se commet pas, sans doute, sans avoir un motif tellement puissant, tellement décisif, qu'il balance le péril et l'horreur d'une telle action ; et quel intérêt supposera-t-on à votre fils? Il est au-dessus des plus hautes récompenses. Ambitionnait-il le trône de Danemark? Mais, sire, (*Avec une intention prononcée.*) Alfred n'ignore pas les prétentions de votre sœur; il sait que, Marguerite au tombeau, c'est Aldégonde qui doit porter sa couronne.

SIGISBERT. Itobald, dans quel obscur labyrinthe conduisez-vous mes regards?

ITOBALD. Ce n'est pas tout, sire : si je vous prouvais maintenant qu'Alfred adore secrètement Marguerite, et que cet amour,

non moins ardent que respectueux, est, à l'insu de ce jeune homme, partagé par la jeune reine...

SIGISBERT. Grand Dieu! se pourrait-il?

ITOBALD. Je vous l'atteste.

SIGISBERT. Mais quel génie fatal conduisait donc ses pas?

ITOBALD. Voilà l'épouvantable mystère qui se dérobe encore à mes recherches, et je tremble que le conseil, entraîné par un pouvoir inconnu...

SIGISBERT. Ah! je frémis de vous comprendre. Courez, cher Itobald, ordonnez qu'on suspende le jugement.

ITOBALD. Qu'entends-je? Ciel! déjà le comte Albert!

SIGISBERT. Mon fils me serait-il rendu?... (Albert paraît; la consternation est sur son visage. Il s'avance lentement.)

SCENE III.

LES MÊMES, ALBERT.

SIGISBERT. Mais, Dieu! que dois-je augurer de la tristesse qui se peint dans ses regards?

ITOBALD. Parlez, Albert.

ALBERT. Sire, c'en est fait, Alfred est condamné.

SIGISBERT, anéanti. Mon fils est condamné!

ITOBALD. Quoi! dans l'espace d'une heure, un tribunal suprême a prononcé dans la plus importante des causes, a condamné le héros de la Norvège!... Quels étaient donc ses juges?

ALBERT. On ne l'a point jugé, monsieur le duc.

SIGISBERT, vivement. Albert, que voulez-vous dire?

ALBERT. Sire, pardonnez mon indignation, le jugement qui condamne Alfred est un assassinat.

SIGISBERT. Il n'est donc point coupable?

ALBERT. S'il est vrai que sur le front d'un mortel on peut reconnaître le caractère de la vertu, sire, je répondrais sur ma tête que votre fils est innocent. Ah! que n'avez-vous pu le voir dans cette épreuve terrible! Vous eussiez reconnu votre sang à l'héroïque fermeté de ce jeune héros. Paisible au milieu des plus sanglants outrages, un noble et fier silence, ou le sourire du mépris, ont été les seules réponses aux invectives dont le chargeait Hérold. Plus d'une fois ses regards, fixés sur lui, semblaient confondre son audace. Deux fois aussi j'ai vu les yeux de votre sœur se baisser pleins de trouble, ne pouvant soutenir l'aspect du héros qu'elle allait condamner. Mais hélas! tout était ordonné. La plus légère hésitation n'a pas même suspendu l'opinion des juges; et tous, comme à l'envi, se sont hâtés de prononcer la mort du vainqueur d'Ircombert.

SIGISBERT. Mon fils est condamné!... Tremblez, juges pervers! un tribunal implacable à votre tour vous jugera. (Un officier entre et annonce.)

L'OFFICIER. Sire, la reine de Danemark se présente au palais.

ALBERT. La reine!

ITOBALD. Sire, hâtez-vous de l'entendre.

SIGISBERT. Qu'on l'introduise à l'instant. (L'officier sort.) Itobald, s'il était vrai!...

ITOBALD. La voici.

SCENE IV.

LES MÊMES, MARGUERITE, SUITE DE MARGUERITE.

MARGUERITE, avec émotion. Un tribunal suprême a, dit-on, condamné le vainqueur d'Ircombert: sire, serait-il vrai?...

SIGISBERT, observant Marguerite. Madame, ce tribunal a vengé votre outrage: c'est envers vous qu'Alfred s'est rendu criminel.

MARGUERITE. Criminel!... Grand Dieu! souffrirez-vous cette horrible imposture! Quoi! celui qui de son sang acheta mon triomphe; qui, sur le champ d'honneur, terrassa mes ennemis; celui qui m'eût sacrifié sa vie, peut-il être accusé d'attenter à mes jours! Ah! que ne pouvez-vous lire dans le fond de son cœur!... Mais, que dis-je? Quels sont les juges téméraires qui, sans m'avoir entendue, l'ont osé condamner? Sire, tremblez qu'une funeste erreur ne flétrisse à jamais les plus nobles lauriers. Alfred est innocent; j'en atteste le ciel! Son sang retombera sur la tête de ses bourreaux.

SIGISBERT, cachant mal un mouvement de joie. Quoi! madame, vous défendez Alfred?

UN OFFICIER, annonçant. La princesse Aldégonde et les membres du conseil.

MARGUERITE. Aldégonde! grand Dieu!

SIGISBERT. Veuillez rester, madame; vous entendrez la cour. (A part.) Puisse le ciel me guider dans cet affreux dédale! (La cour de justice entre, précédée par des gardes; Hérold est à la tête; Aldégonde entre la dernière.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, ALDÉGONDE, HÉROLD, MEMBRES DU CONSEIL, GARDES.

HÉROLD, tenant à la main le jugement d'Alfred. Sire, le conseil suprême, présidé par la princesse régente du royaume en l'absence de Votre Majesté, après avoir pris connaissance du crime de haute trahison commis envers la reine de Danemark, et convaincu de la culpabilité d'Alfred, fils du grand-duc Itobald et général de vos armées, d'une voix unanime, a condamné ce général à la peine de mort. (Il présente le jugement à Aldégonde. Tous les regards s'attachent sur elle et sur le roi. Aldégonde s'avance, et, en détournant les yeux, elle présente le papier à Sigisbert. Celui-ci la fixe avec la plus sévère attention, et prend lentement le jugement. — Il se fait un silence.)

SIGISBERT. Madame, le peuple est informé de ma présence à Drontheim, mon pavillon flotte sur la tour du palais; je reprends le pouvoir que je vous ai confié, et vous cessez d'être régente.

ALDEGONDE, avec hauteur, et cachant sa surprise. Sire, je suis prête à vous rendre compte de ma conduite.

HÉROLD. Le conseil attend que Votre Majesté daigne ratifier la sentence.

SIGISBERT. Le conseil a montré peut-être un zèle trop ardent; je le dispense désormais d'en donner de semblables preuves, et son arrêt me paraîtrait plus équitable, s'il eût été moins précipité (Se tournant vers les juges.) Messieurs, je vous remercie; je vous tiendrai compte des intentions qui vous ont fait agir; mais le sang de mes guerriers est trop précieux pour se hâter de le répandre, et le vainqueur d'Ircombert mérite bien un plus mûr examen. Hérold, je prétends voir Alfred, l'interroger moi-même.

ALDEGONDE, à part. Grand Dieu!

SIGISBERT, observant Aldegonde. Il rompra peut-être le silence qu'il a gardé devant vous.

ALDEGONDE, à part. Je frémis.

HÉROLD, d'un ton déconcerté. Sire, je ne croyais pas qu'après l'arrêt du conseil...

SIGISBERT. Je ne veux point d'observations; je vous ordonne de faire venir Alfred, obéissez. (Hérold sort lentement, jetant des regards consternés sur Aldégonde. Tout le monde les observe.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, excepté HÉROLD.

SIGISBERT, à Itobald. Monsieur le duc, je vous charge de convoquer mon conseil souverain. La sentence qui doit absoudre ou condamner un héros ne peut avoir trop d'éclat. (A Marguerite.) Madame, veuillez vous retirer: vous qui devriez l'accuser, vous défendez Alfred; croyez qu'un si touchant appui ne lui sera pas d'un faible secours. (A tout le monde.) Éloignez-vous; on vous avertira quand le conseil sera formé. (A Aldegonde, d'un ton sévère.) Ma sœur, demeurez.

ALDEGONDE, à part. Que va-t-il me dire? (Tout le monde sort, exprimant divers sentiments de crainte et d'espoir.)

SCÈNE VII.

SIGISBERT, ALDEGONDE.

SIGISBERT. Ma sœur, je suis instruit de ce qui s'est passé au conseil, et j'ai lieu d'être surpris de sa conduite et surtout de la vôtre.

ALDEGONDE. De la mienne, sire?

SIGISBERT. Oui, madame, de la vôtre; vous me représentiez dans le conseil suprême; mon pouvoir souverain, dont je vous avais revêtue, vous faisait un devoir de la plus sévère équité; d'où vient donc qu'on osa, sous vos yeux, s'écarter des lois les plus saintes, des formes les plus sacrées?

ALDÉGONDE. Sire, le conseil a rempli son devoir.

SIGISBERT. Quel fut au tribunal le défenseur d'Alfred?

ALDÉGONDE. Était-ce à moi à chercher des orateurs qui le défendissent?

SIGISBERT. C'était à vous de chercher la vérité; vous en êtes-vous donné le temps? Que dis-je? Êtes-vous bien certaine qu'Alfred soit coupable? En l'envoyant à la mort, ne sentez-vous au fond de votre cœur aucun trouble, aucun remords? Pourquoi votre main tremblait-elle, quand vous me présentâtes l'arrêt de son trépas? Madame, vous détournez les yeux?...

ALDÉGONDE. Sire, ces questions... J'ai lieu d'être étonnée...

SIGISBERT. Prenez-y garde! Alfred n'est point un guerrier vulgaire; son sang ne peut couler sans laisser des traces ineffaçables, et vous seriez épouvantée, si vous saviez à qui vous devrez compte au jour de la mort de ce héros.

ALDÉGONDE, qui a eu le temps de se remettre, et avec orgueil. Moi, sire? Ses juges ont prononcé. Suis-je donc responsable des arrêts de votre conseil? Et quel motif avez-vous de douter des motifs de sa justice?

SIGISBERT. La conduite d'Alfred jusqu'à ce jour funeste, ses vertus, ses victoires; les larmes de Marguerite, et, s'il faut vous l'apprendre, l'amour qui les unit.

ALDÉGONDE, à part. Il sait tout. (Hérold paraît; la consternation est toujours sur son visage.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, HÉROLD.

HÉROLD, restant au fond du théâtre. Sire, Alfred attend vos ordres : je l'ai fait amener dans la salle voisine.

SIGISBERT. Un moment. (Hérold, terrifié, reste immobile à sa place. — A Aldégonde, et cherchant à toucher son cœur.) Ma sœur, avant que j'interroge Alfred, que j'arrache de sa bouche les aveux qu'il n'a pas voulu faire, et que j'approuve enfin ou casse l'arrêt du conseil, vous-même, n'avez-vous rien à me dire, rien à confier à la tendresse, à la clémence fraternelle?

ALDÉGONDE, avec hauteur. Sire, cette étrange question devrait me paraître un outrage; j'ai rempli le devoir que mon rang m'imposait; le conseil a fait le sien; vous pouvez lui en demander compte. Pour moi, je n'ai rien à vous dire.

SIGISBERT, après un long silence, pendant lequel il a fixé Aldégonde avec indignation; marchant vers le fond. Qu'on introduise Alfred! (A Aldégonde, d'un air furieux.) Retirez-vous!

ALDÉGONDE, à part. Je suis perdue! (Elle va pour sortir avec Hérold; au même instant Alfred paraît. Tous trois s'arrêtent et se jettent des regards où se peignent, d'une part, la fureur, et, de l'autre, un froid mépris. Le roi les considère. Enfin Aldégonde et Hérold sortent. — Alfred fait un pas et s'arrête vers le milieu du théâtre.)

SCÈNE IX.

SIGISBERT, ALFRED.

(Alfred a repris son armure de général; il porte de plus une écharpe pareille à celle d'Itobald et des autres généraux.

SIGISBERT, le considérant. Non, ce n'est point l'attitude d'un criminel. Approchez, Alfred... (Alfred fait quelques pas et attend avec fierté, sans jeter les yeux sur le roi.) Hier, triomphant et glorieux, vous étiez l'honneur, l'admiration de mes armées; aujourd'hui, chargé d'un crime épouvantable, condamné à une mort infamante, vous passez en quelques heures du triomphe à l'échafaud... Était-ce donc là le terme d'une carrière si brillante à son aurore?... Vous avez comparu devant des juges sévères, et vous avez gardé le silence! Alfred, maintenant c'est votre roi qui vous interroge... (Avec affection.) Il est seul avec vous; aucune prévention funeste ne s'élève dans son cœur; rien ne doit empêcher le vôtre de s'ouvrir devant lui. Alfred, ne m'apprendrez-vous rien qui justifie votre conduite? Garderez-vous, même avec moi, cet inconcevable silence?

ALFRED, avec fierté. Et si je parle, que doivent attendre de moi le conseil, Aldégonde et vous-même? Que vous importe mon silence? Quel eût été le fruit de ma justification? Le tribunal était composé de mes accusateurs; on les avait choisis; qui m'aurait jugé? Non, non, j'ai couronné ma carrière; ma mort est mon dernier triomphe, et je me fais gloire d'avoir été jusqu'au trépas le défenseur de Marguerite, la victime de ses bourreaux. (Le roi l'écoute avec la plus grande attention.) Ah! si l'épée que j'ai conquise au champ d'honneur était encore entre mes mains!... Pardonne, ô Marguerite! l'âme d'Alfred n'était pas faite pour soupçonner tes véritables ennemis. Vous, sire, vous qu'en effet j'ai trahi; vous, dont je découvre en frémissant l'épouvantable politique, que tardez-vous à me faire donner la mort? Chargez ma mémoire d'un forfait dont je n'ai pas voulu partager le salaire! Mais tremblez que la vérité ne sorte un jour de ma tombe, et ne révèle au monde cet épouvantable mystère! Voilà ce que ma bouche a dit au conseil; ces mots terribles ont retenti sous les voûtes du tribunal; puisse l'éternelle justice les faire entendre jusqu'aux extrémités de la terre! Un guerrier tel que moi ne descend pas à la honte de se justifier devant ses assassins.

SIGISBERT. Alfred, ton étrange discours bouleverse ma raison et redouble la nuit de ce mystère d'horreur! Mais les imprécations, la fierté, ton audace, tout me dit que tu n'es point coupable. Parle, parle, je t'en conjure! Que rien ne t'arrête; ne crains pas d'offenser ton roi! Tourne sur moi, si tu veux, toute ta colère; mais dis-moi que tu es innocent, et je serai le plus heureux des hommes!

ALFRED. Qu'entends-je! Sire, est-ce vous qui me tenez ce langage? Quoi! vous voulez que je me justifie? Vous ne savez donc pas?...

SIGISBERT. On t'accuse, on te condamne, et tu refuses de te défendre!

ALFRED. Quoi! vous n'êtes point l'auteur de cette horrible trahison?

SIGISBERT. Que veux-tu dire?

ALFRED. Ce n'est pas vous qui me sacrifiez?

SIGISBERT. Moi, te sacrifier! Grand Dieu! puis-je l'entendre! (Avec attendrissement.) Alfred, si le ciel m'avait accordé le bienfait d'être père; si j'avais un fils qui, pendant vingt ans, eût fait ma gloire et mon bonheur, penses-tu que, sans mourir moi-même, je l'enverrais à l'échafaud?

ALFRED. Sire, que dites-vous?

SIGISBERT. Cher Alfred, le moment est venu de déchirer le voile qui couvre ta destinée : apprends à me connaître, à te connaître toi-même... Itobald n'est pas ton père.

ALFRED. Grand Dieu!

SIGISBERT. Un hymen secret m'unissait à sa sœur. Un fils... un fils que j'adore, fut le seul fruit de notre amour...

ALFRED. Ah! tout mon cœur frémit!

SIGISBERT. Toutes les vertus étaient son partage. Il effaçait la gloire des plus vaillants guerriers : j'étais plus fier de ses lauriers que de l'éclat du trône, et je l'ai vu condamner comme un vil assassin!...

ALFRED. Ah! sire, achevez.

SIGISBERT. Tu vois mes larmes...

ALFRED, tombant à ses pieds. Mon père! (Se relevant avec le plus grand éclat.) Je suis innocent! (Il retombe à genoux.) O mon père!

SIGISBERT. Dieu! vous l'avez entendu, mon fils est innocent! (Alfred se jette dans ses bras.) Alfred, je ne te demande plus de justification, je la porte dans la conviction qui remplit mon âme. Mais, au nom du ciel, donne-moi le pouvoir de sauver tes jours; dévoile à mes yeux cet inconcevable mystère. (Lui donnant la lettre d'Aldégonde.) Lis cette lettre fatale. (Alfred la prend et la parcourt.) Tu le vois, Alfred, elle est encore mouillée des larmes de ton père.

ALFRED. O comble de perfidie! Aldégonde m'accuse, et c'était pour elle que je devais agir

SIGISBERT. Pour Aldégonde?

ALFRED. Oui, mon père. Aldégonde, voulant s'emparer de la couronne de Marguerite, fomenta la rébellion du Danemark; c'est contre ses partisans que nous combattions; et c'est pour assouvir son exécrable ambition, que la reine devait périr sous le fer des assassins. Mais le ciel veillait sur ses jours. Aldégonde, croyant me séduire par l'appât d'un trône et d'un hymen qui me faisait horreur, me dévoila ses criminels desseins, m'en confia l'exécution, et me remit elle-même cette bague de fer, qui devait protéger mes jours au milieu des rebelles. Épouvanté de tant de forfaits, je promis tout pour sauver Marguerite. Je quittai l'armée, j'accourus dans ces lieux; je voulais enlever la reine et la conduire dans vos bras... Mais, sire, je vous instruisais dans ma lettre de toute ma conduite.

SIGISBERT. Ta lettre? Je n'ai reçu que celle d'Aldégonde.

ALFRED. Quoi! l'on aurait arrêté... Ah!... je pénètre enfin dans cette nuit effroyable! Aldégonde m'avait soupçonné; c'est elle, j'en suis certain, qui s'est emparée de l'écrit où je l'accusais moi-même, et je vous révélais le complot que je courais déjouer.

SIGISBERT. Et cette lettre précédait ton retour?

ALFRED. Oui, mon père.

SIGISBERT. Non, tant de perfidie ne se conçut jamais. Trop généreux Alfred, hélas! tu n'es point sorti de l'abîme! Un homme tel que toi ne survit point à l'honneur, et cet écrit, qu'on a soustrait, pourrait seul te justifier et casser légalement l'arrêt qui te condamne. O mon fils! ne nous abusons point; tu ne peux accuser Aldégonde : on m'accuserait à

mon tour de sacrifier ma sœur pour sauver mon fils... Elle seule pourrait...

ALFRED. Aldégonde! Renonçons donc à tout espoir.

SIGISBERT. Il ne m'en reste plus que dans la justice du ciel. (Remontant le théâtre.) Holà, gardes! (Un capitaine des gardes paraît.) Le grand-duc est-il de retour?

LE CAPITAINE DES GARDES. Oui, sire; il attend les ordres de Votre Majesté.

SIGISBERT. Qu'on l'introduise. (Le capitaine des gardes sort.)

ALFRED. Mon père, je lis dans vos regards le doute affreux qui suspend votre âme! Ne craignez point dans votre fils une indigne faiblesse; si l'honneur de votre nom demande une victime, Alfred saura mourir!...

SIGISBERT. O mon fils! (Il le serre dans ses bras; au même instant, Itobald paraît.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, ITOBALD.

SIGISBERT, d'un air triste. Venez, monsieur le duc, félicitez-moi, mon fils est innocent.

ITOBALD. Votre fils?...

SIGISBERT. Il sait tout...

ITOBALD, avec respect. Mon prince.

ALFRED. Arrêtez!... (Au roi.) O mon père! souffrez que je sois encore son fils.

ITOBALD. Sire, il est donc sauvé?

SIGISBERT. Non, mon cher Itobald.

ITOBALD. Que dites-vous?

SIGISBERT. Il est digne de moi... voilà tout, monsieur le duc... Faites entrer le conseil, toute la cour, qu'Aldégonde surtout soit présente...

ITOBALD. Aldégonde!

SIGISBERT. Allez, monsieur le duc; du courage, mon fils : si Aldégonde persiste à se taire, s'il faut que tu meures, que ce soit en héros, et que ton trépas fasse encore l'orgueil de ton père. (Entrée de la cour et du conseil.)

SCÈNE XI.

SIGISBERT, MARGUERITE, ALDÉGONDE, ALFRED, ITOBALD, HEROLD, ALBERT, LUGNER, TOUTE LA COUR, TOUT LE CONSEIL, PAGES, GARDES, etc.

SIGISBERT, sur le trône. Peuple, guerriers, vous tous que je viens d'appeler autour de mon trône, vous avez appris l'arrêt qui condamne le héros de la Norvége, et vous avez frémi! Apprenez également que cet arrêt funeste fut provoqué par la haine, fut prononcé par la vengeance, et que la tête qu'il proscrit ne fut jamais coupable!

ALDÉGONDE. Grand Dieu!...

HEROLD. Sire...

SIGISBERT. C'est vous, ce sont les juges d'Alfred que je cite au tribunal d'un Dieu vengeur! Je sais tout. Le flambeau de la vérité a découvert à mes yeux l'effroyable complot, la ténébreuse intrigue qui le conduisait dans l'abîme; tout, enfin, m'est révélé : et je lis sur le front des coupables l'aveu de leur forfait et l'effroi de ma juste vengeance!... Mais non! ma clémence offre encore à leur repentir un généreux pardon. Hélas! en condamnant ce vertueux jeune homme, vous ignoriez, cruels, de quel prix est le sang que l'on brûle de répandre! Vous pensiez n'immoler qu'un mortel ordinaire, qu'un guerrier valeureux! Ah! mon cœur se plaît à croire que vous eussiez été moins barbares si vous eussiez pu connaître que ce héros est le fils de Sigisbert!

TOUT LE MONDE. Votre fils!

SIGISBERT, descendant du trône. Oui, c'est mon fils! C'est le fruit glorieux de l'hymen qui m'unit à la sœur d'Itobald! c'est l'héritier de ma couronne! O mon fils! viens du moins dans mes bras recevoir le prix de ta vertu! (Il le tient dans ses bras.)

LES GUERRIERS. Vive Alfred!

ALDÉGONDE. Son fils!... Juste Dieu! qu'ai-je fait!

HEROLD. Silence!... On ne peut nous accuser!

ITOBALD. Ah! sire, que parlez-vous de sacrifice, quand la Norvége est aux pieds de son prince!

SIGISBERT. Alfred est justifié pour moi, mais il ne l'est point pour la postérité. Vainement il prendrait le ciel à témoin de sa conduite héroïque, le soupçon d'un forfait planerait sur sa vie, et l'honneur de ma maison ne serait plus intact. Non, le successeur de mes aïeux, l'héritier de mon sceptre doit être sans reproche, ou doit savoir mourir. (Lançant sur Aldégonde des regards foudroyants.) Le vrai coupable est cependant ici... Je le vois... je l'observe... (A mesure qu'il parle, tous les regards se tournent et se fixent sur Aldégonde.) La terreur est sur son front... le remords dans son cœur... Sa main perfide m'a ravi le témoignage unique de l'éclatante justification d'Alfred... O mon Dieu! qu'un noble repentir la rappelle à la vertu; que sa pitié me rende mon fils, et je jure de pardonner. (Il s'arrête. — Aldégonde fait un mouvement pour se lever, Herold la retient.)

HEROLD, très-bas. Arrêtez!...

SIGISBERT, avec une profonde indignation. Mais son âme demeure insensible et glacée... (D'une voix étouffée.) Mon fils!... plus d'espérance... son silence est l'arrêt de ta mort... (D'une voix terrible.) Tremblez, pourtant, vous qui déchirez les entrailles d'un père! le trépas de mon fils ne vous sauvera pas!...

ALDÉGONDE. C'en est trop!...

HEROLD. Du courage!

SIGISBERT. Qu'on m'apporte l'arrêt du conseil!

ALDÉGONDE, se précipitant. Arrêtez!... Oui, Alfred est innocent : voilà ce qui le justifie. Ah! s'il n'était votre fils, il eût péri sur l'échafaud.

SIGISBERT, avec colère. Madame!...

ALDÉGONDE. Dispensez-moi d'inutiles reproches; mon désespoir surpasse tous les supplices... Un juge impitoyable est au fond de mon cœur... Je vais subir l'arrêt qu'il prononce... Adieu! (Elle sort, accablée de désespoir; Herold la suit.)

ALFRED. O mon père!...

SIGISBERT. Mon fils, le temps calmera ses remords et sa juste douleur. Marguerite, vous n'avez plus d'ennemis. Puisse ce jour unir à jamais les destinées de deux grands peuples. (A tout le monde.) Et vous, rendez hommage au prince de Norvége.

76911

FIN.



LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT et Cie.